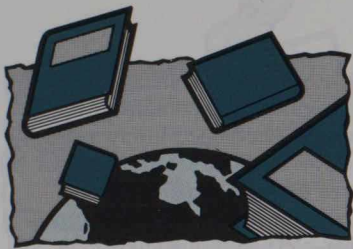


LIVRES



Gorbatchev, l'URSS va-t-elle changer ?

Michel Tatu

Le Centurion, Paris, 1987.
270 pages, 47 \$

■ Mikhaïl Gorbatchev est un personnage politique déroutant et fascinant, particulièrement pour les observateurs occidentaux. Depuis son arrivée à la direction du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), il ne cesse d'étonner les gens par ses initiatives dans le domaine de la politique extérieure, et par ses projets de réformes économiques et politiques. La franchise avec laquelle il aborde les discussions ne correspond pas à l'image des dirigeants soviétiques à laquelle les années d'immobilisme brejnévien nous avaient habitués.

Comment expliquer que ce réformateur ait pu se hisser au sommet d'une hiérarchie peu favorable à des changements radicaux affectant son pouvoir et ses privilèges ? Tout en admettant que Gorbatchev est un réformateur sincère, allant même jusqu'à lui souhaiter bonne chance, le journaliste français Michel Tatu nous rappelle que l'actuel secrétaire général « est un pur produit de l'appareil ».

Cette biographie ne se contente pas seulement de décrire la vie et la carrière de Gorbatchev. Elle se double d'une analyse quasi psychologique du personnage, de ses ambitions et de la manière avec laquelle il a manœuvré à l'intérieur du Parti. On découvre rapidement que le poste occupé par Gorbatchev à la direction du Parti n'est pas le fruit du hasard. Il a su développer trois atouts majeurs afin de gravir les échelons au sein de la hiérarchie : patience, prudence et attention bienveillante de « parrains » bien placés à Moscou.

Les cinq premiers chapitres de l'ouvrage relatent la vie de Gorbatchev, fils d'un travailleur et militant du Parti, depuis sa tendre enfance jusqu'à son élection à la di-

rection du Parti. À l'aide de son équipe de chercheurs, Tatu a pu retracer les activités du dirigeant soviétique au sein des *komsomols*, à l'université de Moscou, et le début de son ascension dans la hiérarchie à Stavropol. Cadre du Parti, efficace et apprécié, Gorbatchev a réussi à se concilier les bonnes grâces de Mikhaïl Souslov, responsable de l'idéologie sous Brejnev, de Iouriï Andropov, originaire de la même région que lui, et d'autres *apparatchiks* régionaux importants.

La seconde moitié de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de Gorbatchev en tant que secrétaire général. On découvre un homme pragmatique, parfois calculateur, qui n'hésite pas à se défaire de rivaux potentiels. Il aime s'entourer de collaborateurs qu'il a connus à l'université ou dans ses fonctions antérieures. Étant familier avec presque tous les rouages de l'appareil du Parti, il a tenté, peu de temps après son arrivée au pouvoir, de remplacer les cadres brejnéviens par ses propres collaborateurs afin d'être capable de mettre en branle ses réformes. À l'aide de statistiques, l'auteur démontre qu'« il subsiste beaucoup de cadres appartenant à la vieille garde du Parti, surtout dans les régions ».

Pour Tatu, l'Occident doit voir d'un oeil positif les efforts entrepris par le dirigeant soviétique pour transformer le système. Pour ce qui est de l'aider et de tenter d'influencer l'évolution interne de l'URSS, l'auteur remarque que le « système soviétique a été bâti pour ne dépendre de rien, ni de sa propre population ni des pressions ou stimulations extérieures ».

Écrit dans un style accessible à tous, le livre de Michel Tatu facilite une meilleure compréhension du système politique soviétique et de ses dirigeants. — Rémi Hyppia
Rémi Hyppia est professeur de science politique au Collège militaire royal de St-Jean.

Les Américains

Michel Jobert

Éditions Albin Michel, Paris, 1987.
219 pages, 25,90 \$.

■ Le titre du livre de Michel Jobert laisse à peine soupçonner le

sujet sur lequel l'auteur se penche. Car, s'il est question des Américains, les réflexions de l'auteur concernent d'abord et avant tout la politique extérieure des États-Unis qui se sont imposées en tant que superpuissance après la Seconde Guerre mondiale. Cependant, le regard qu'il jette sur la politique étrangère américaine reste bien plus celui d'un observateur éclairé, tenté par une approche inspirée, que celui d'un spécialiste acharné à poursuivre toutes les variations de son sujet à l'aide d'un modèle défini. Son approche se distingue par l'énoncé de quelques hypothèses laissées un peu à elles-mêmes tout au long du texte.

L'une de ces hypothèses – si ce n'est la principale – qui sous-tend l'ensemble du livre met en évidence le rapport étroit qui existe entre l'esprit religieux dont témoigne la société américaine et la conduite de la politique étrangère, depuis les origines de ce pays jusqu'à nos jours. Dès le début, la démocratie américaine fut marquée par un imaginaire social où la religion, la morale et la politique sont apparues indissociables. C'est là, sans conteste, une différence substantielle entre la pensée et les courants libéraux européens, pour la plupart laïcs et anticléricaux, et leurs homologues nord-américains chez qui les idées démocratiques eurent – et conservent – un fondement religieux le plus souvent explicite. D'où cette question que pose Michel Jobert dans le premier chapitre de son livre: « Pourquoi la politique étrangère ne serait-elle pas abordée, par conséquent, en termes religieux ? ».

De la doctrine de Monroe à la guerre contre l'Espagne à la fin du siècle dernier, du *Manifest Destiny* au projet de Wilson dans la foulée de la Première Guerre mondiale, lequel avait la conviction qu'il était possible de bâtir un monde de liberté, de paix et de justice, tout laisse croire à un lien consubstantiel entre la mission que l'Amérique croit devoir accomplir et les réussites de ses entreprises. Une seule ombre au tableau, et elle est de taille puisqu'elle laisse deviner un essoufflement certain de cette puissance impériale : l'échec vietnamien. Jobert insiste abondamment sur ce dernier afin d'illustrer

les dilemmes de la politique internationale des États-Unis au cours des dernières décennies.

C'est dire que depuis deux siècles le soi-disant splendide isolement du continent américain a fait place à des interventions de plus en plus soutenues dans la politique mondiale. Celles-ci ont alterné avec des phases de retraits. Isolationnisme ou interventionnisme : deux attitudes qui, me semble-t-il, ne furent nullement incompatibles.

Aussi les interventions des États-Unis dans la politique européenne au XXe siècle ne peuvent en aucun moment invoquer des prétentions morales puisque, selon Jobert, elles dénotent bien plus une politique étrangère « cohérente et froide » qu'un « mouvement de cœur ». Sans doute existe-t-il plusieurs raisons qui incitent l'auteur à prêter à la politique internationale des États-Unis un cynisme quasi congénital. Il y a là certes le regard de l'Européen face à une puissance tutélaire qui s'est affirmée successivement contre les ex-empires coloniaux, tout en apportant un soutien décisif à leur relèvement à la suite de la Seconde Guerre mondiale.

Sans nier la fertilité de la perspective adoptée par Jobert, il y aurait lieu d'analyser les incohérences que connaît la politique étrangère américaine et qui traduisent la contradiction qui existe entre l'empire et la démocratie. Cet aspect est trop brièvement esquissé par l'auteur.

À plus d'un titre, le livre de Michel Jobert reste stimulant. Sa connaissance indéniable de la politique américaine, tant intérieure qu'extérieure, et surtout la sympathie qu'il porte à l'endroit de cette société et à ses représentants, sont autant d'aspects qui lui permettent d'avoir à la fois un regard lucide et sans complaisance, sans pour cela verser dans la critique dévastatrice. — Pierre Yves Soucy,
Université Libre de Bruxelles. □

Voir l'analyse sommaire d'ouvrages publiés en anglais dans la rubrique Reviews de Peace&Security.